

a été contestée ; elle le devait au lac Mœris, qui, quelle qu'ait été originairement son étendue, a encore cinquante lieues, au rapport d'un voyageur moderne qui a si heureusement dissipé tant de ténèbres répandues sur l'ancienne Égypte.

« Fixez vos regards sur la carte du pays, et vous verrez, dit cet ingénieux écrivain, que la chaîne des montagnes qui suit la gauche du Nil à très-peu de distance depuis les cataractes jusqu'au Faïoum, s'écarte tout du côté de la Libye, puis revenant vers l'est forme dans ses contours un immense bassin. Quoique plus bas que le lit du fleuve, ce terrain était autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux arrêtées par des dunes et des rochers ne pouvaient y pénétrer. Un pharaon nommé Mœris, connaissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfantés, et eut la gloire de l'exécuter. Il résolut de changer ce désert en un lac utile ; après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé et creusé le sol en plusieurs endroits, il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large, pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand canal, qui subsiste encore aujourd'hui, est connu sous le nom de fleuve de Joseph. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses, car dans plusieurs endroits il est taillé dans le rocher.

» Ce n'était pas assez d'avoir débarrassé l'Égypte

de l'excédant de l'inondation qui, dans ces temps reculés, séjournait trop long-temps sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, et causait la stérilité ; il fallait encore les rendre utiles à l'agriculture : ce grand prince y parvint en faisant tirer deux autres canaux du lac ou fleuve. On avait pratiqué à leur ouverture des écluses que l'on fermait pendant la crue du Nil. Alors les eaux portées par le canal de Joseph s'amoncelaient dans la vaste enceinte du lac Mœris, entouré de digues et de montagnes. Pendant les six mois où le Nil baisait, on ouvrait les écluses, et une surface d'eau d'environ quatre-vingts lieues de circonférence et de trente pieds plus élevée que le niveau ordinaire du fleuve formait une seconde inondation que l'on dirigeait à volonté. Une partie retournait au Nil, et servait à la navigation. L'autre partie, divisée en ruisseaux innombrables, arrosait les campagnes, et répandait la fécondité jusque sur les collines sablonneuses. Cet ouvrage, le plus grand et le plus utile que l'on avait fait sur la terre, réunissait tous les avantages. Il suppléait aux années d'une crue médiocre en retenant des eaux précieuses qui auraient inutilement coulé à la mer. Ses bienfaits étaient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation : il en recevait le superflu nuisible qui aurait empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les bar-

rières qu'on lui avait opposées, et ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avait percé un canal de décharge à travers les montagnes, par lequel on versait dans les sables de la Libye les eaux surabondantes. Aussi les Égyptiens, qui abhorraient les pharaons, qui les forcèrent à creuser des montagnes pour se bâtir de superbes tombeaux, bénissaient-ils la mémoire de Mœris, et son nom est resté à la postérité. »

Cet ouvrage presque romanesque a perdu toute son utilité. L'œil le plus attentif ne voit qu'un chaos dans les matériaux confusément entassés qui formèrent le labyrinthe. Le temps et les hommes ont si complètement détruit les pyramides, dans cette contrée de l'Égypte, qu'on a besoin pour y croire d'en trouver ailleurs. Il ne reste plus que le nom de tant de cités autrefois si florissantes, et la ville de Faïoum est d'une construction tout-à-fait moderne. Les cultures même de la province ont fort diminué, quoique ce soit la seule partie de l'état où les superstitions musulmanes aient toléré la vigne.

En sortant de Faïoum on trouve Memphis, que les souverains du pays préférèrent à Thèbes pour jouir d'un meilleur climat, pour s'approcher de la Méditerranée, et pour être plus à portée de préserver leur empire de l'invasion. La nouvelle capitale s'éleva bientôt à tous les genres de grandeur et de gloire qui obtiennent

l'admiration des peuples. Elle vit diminuer ses prospérités sous le joug des Perses; mais la fondation d'Alexandrie fut la vraie époque de sa décadence. Les arts, les sciences, la philosophie, les habitans, tout l'abandonna pour se fixer dans un port devenu célèbre dès son origine, et le peu qui restait fut anéanti par les Arabes, ces féroces conquérans qui détruisaient tout. Le village de Menf subsiste seul sur tant de ruines.

A deux lieues de là sont les trois pyramides, qui depuis tant de siècles bravent le temps et les hommes. On accorde six cents pieds d'élevation à la première, à peu près autant à la seconde avec une moindre base; mais la troisième est fort inférieure en largeur comme en hauteur aux deux autres. Ces asiles des morts ont été vidés par l'avarice, qui comptait y trouver des trésors; ils ont été dégradés par des barbares qui en arrachaient les plus beaux marbres du monde pour en construire leurs informes demeures; ils ont été en partie enterrés par les torrens de sable que les vents du nord y ont poussés des déserts de la Libye presque sans interruption. Tout près de ces orgueilleux mausolées, il y en avait, dit-on, de moins vastes pour servir aussi de tombeaux aux femmes des pharaons qui avaient élevé les grandes pyramides; et d'immenses ruines confirment ce que l'histoire nous en a transmis.

Autour de ces gigantesques monumens étaient

taillés dans le roc les sépulcres de tous ou de la plupart des Égyptiens. Ils pouvaient penser que les tristes restes de leur existence passagère, presque confondus avec les cendres de leurs rois, seraient à jamais respectés. Aurait-on pu prévoir que ces affreux squelettes deviendraient un jour l'objet du plus incroyable commerce que l'avidité ait pu inventer ?

Non loin de la plaine des momies est Fostat ou le vieux Caire, bâti par les Arabes sur les ruines de la nouvelle Babylone, que les Perses avaient anciennement construite. Devenue le centre du gouvernement, assise sur les bords du Nil et près d'un canal qui communiquait avec la mer Rouge, cette ville ne tarda pas à devenir la première de l'Égypte. La crainte de la voir tomber avec ses richesses au pouvoir d'un ennemi redoutable qui était à ses portes, décida ses possesseurs eux-mêmes à la réduire en cendres. Ses habitans, ses capitaux, son industrie, son commerce, tout, hormis l'avantage qu'elle ne pouvait perdre de recevoir les bâtimens qui descendent de la haute Égypte, tout passa au grand Caire, devenu à son tour métropole.

Cette cité, dont la fondation est de beaucoup postérieure à celle de Fostat, ne paraissait pas originairement destinée à l'importance qu'elle a eue depuis. D'un côté elle est entourée d'une chaîne de montagnes stériles qui lui font respirer un air embrasé, et de l'autre elle ne com-

munique avec le Nil, dont elle est éloignée de plus d'un mille, que par un canal assez mal tracé qui ne lui donne de l'eau qu'à l'époque de l'inondation. Sa grande circonférence lui fit long-temps accorder sept à huit cent mille âmes, que des voyageurs circonspects et observateurs ont réduites depuis à moins de trois cent mille. Ses rues sont étroites, tortueuses, ne sont point pavées, et aucune de ses places n'a la moindre décoration. Il n'y a rien de bien imaginé dans les maisons que les toits en terrasses, où l'on va respirer au point du jour et quelquefois passer la nuit. Aucune de ses trois cents mosquées n'a de remarquable que les minarets ou clochers, communément élevés et hardis. Les édifices publics sont généralement d'une construction barbare, et tombent en ruines. Parmi les beys même, tous forcés de faire leur séjour dans cette capitale, excepté les trois chargés de contenir le Saïd et un quatrième employé à escorter la caravane de la Mecque, nul de ces voluptueux beys n'a songé à se loger avec quelque dignité. On a beaucoup et trop vanté le château. Son intérieur ne présente que les restes infortunés d'une grandeur qui n'existe plus, et ses antiques murs, quoique assis sur un rocher escarpé, ne résisteraient pas une demi-journée aux moindres canons placés sur une élévation qui les domine. Cette espèce de citadelle ne peut plus servir qu'à foudroyer le palais du pacha, qui en est très-proche.

Si le Caire n'était pas un goufre où vont s'engloutir la plupart des productions et toutes les richesses de l'Égypte, si une autorité bien ou mal ordonnée ne l'avait rendu le centre du commerce que le pays fait avec les nations étrangères, ce serait un lieu obscur, et il devrait l'être.

A une demi-lieue du grand Caire est Boulak, qui lui sert de port. C'est une ville plus longue que large, sur le bord oriental du Nil. Des bains et des bazars la forment presque entièrement. La rade est toujours remplie de bateaux destinés au transport des marchandises, et de jolis bâtimens sur lesquels les grands et les hommes riches font d'assez longues courses pour jouir de la fraîcheur du fleuve. Cléopâtre engagea César dans ces promenades, le conduisit dans la haute Égypte, et lui fit oublier quelque temps dans ses bras Rome et l'univers.

Fort près de Boulak fut Héliopolis, qui possédait un temple du soleil très-renommé, et un autre assez considérable, quoique moins célèbre. De quatre obélisques qui y avaient été élevés, deux furent transportés à Rome; les Arabes en ruinèrent un autre, et le dernier, qui a soixante-huit pieds de hauteur, existe encore sur les lieux, mais un peu dégradé. Cependant ce n'était pas à ces superbes monumens que la ville dut sa plus grande considération; elle devint la rivale de Memphis pour les connaissances. Ce fut dans cette savante école que Platon, que

d'autres philosophes du premier ordre puisèrent les idées du grand, du beau et du bon.

Les autres villes de la basse Égypte, si célèbres dans l'antiquité, ou n'existent plus ou n'ont rien conservé de ce qui leur donna autrefois tant d'éclat. On ne retrouve plus la place de Robuste, où les peuples les plus éloignés venaient adorer Diane dans un superbe temple qui lui était consacré. Nulle trace dans Busiris ne rappelle son ancienne gloire, ni les majestueux monumens élevés à Cérés et aux autres dieux qu'on y honorait; Mandès a disparu, et avec lui le culte indécent qu'on y rendait au bouc. Peluse, que le barbare Cambyse saccagea avec tant d'inhumanité, Peluse, où Pompée cherchait un asile et où il trouva la mort; Peluse, qui devint successivement la proie des Romains, des Grecs, des Arabes, des croisés, n'est plus qu'un désert. On lui a tout ravi, jusqu'aux ruines qui pouvaient engager les curieux à la visiter. Que sont devenus à Canope et les autels érigés à Sérapis, et les pèlerins qui y accouraient en foule, et les fêtes si multipliées qui s'y célébraient, et les plaisirs plus ou moins sacrilèges qu'on y goûtait, et les miracles qu'y faisait le dieu, et les offrandes qui lui étaient prodiguées, et les prêtres auteurs de tant de prestiges? Toutes ces merveilles sont oubliées. Ce qui peut rester de décombres n'a jamais paru suffisant aux esprits les plus hardis pour former une conjecture.

Alexandrie, qui n'est que peu éloignée de Canope, n'a guère été mieux traitée par le temps et par les hommes.

Il serait téméraire d'assurer quelque chose des Oasis. Ce sont trois petites îles semées par la nature dans des mers de sables, à l'occident de la haute Égypte, au-delà des arides montagnes qui bordent le Nil, à trois ou quatre journées des rives de ce fleuve. La première était à la hauteur de la ville des Crocodiles; la seconde à la hauteur du lac Mœris, et la troisième à la hauteur des pyramides.

La dernière de ces îles singulières occupa beaucoup les esprits dans les siècles les plus reculés. Elle dut cette grande célébrité au temple de Jupiter Ammon, qui en était fort proche. Cambyse voulut dépouiller ce monument sacré des immenses richesses qu'on y disait accumulées; mais son armée, qu'il avait fait partir de Thèbes, périt tout entière dans les déserts, avant d'avoir pu remplir la sacrilège commission dont elle était chargée. Plus éclairé que ce tyran, Alexandre sortit de la cité qui portait son nom, et dirigea si bien sa marche qu'il parvint au sanctuaire du dieu qu'il voulait qu'on crût son père. Ce voyage donna un nouveau relief à des autels déjà fort accrédités. D'autres oracles qui se firent entendre sous les premiers empereurs de Rome réduisirent Jupiter Ammon au silence, et l'y réduisirent pour toujours.

Cependant cette Oasis et les deux autres ne furent pas inconnues aux maîtres de la Grèce, qui l'étaient aussi de l'Égypte. C'était dans ces lieux écartés et sauvages qu'un gouvernement devenu faible et superstitieux exilait ceux de ses sujets qu'il voulait punir, et ceux dont il craignait les talens ou les intrigues.

Depuis, celle des trois îles dont on s'occupait le plus est tombée dans un oubli entier. On parle très-peu de la seconde. Si l'on sait que la grande Oasis eut autrefois des édifices d'une grande beauté, et qu'elle est encore assez peuplée, c'est qu'elle se trouve sur le passage de la caravane qui vient annuellement d'Éthiopie en Égypte.

Il n'était guère possible que les sciences et les autres objets qui font la gloire des empires se perpétuassent au milieu des fréquentes révolutions qui bouleversèrent leur patrie originaire; aussi ne trouve-t-on pas en Égypte la moindre trace des connaissances plus ou moins sublimes que les peuples avides d'instruction y allaient puiser; aussi le flambeau des arts y est-il tout-à-fait éteint; aussi l'industrie commune à toute société anciennement civilisée s'y réduit-elle à très-peu de chose.

Un des bons usages qui se soient sauvés d'un naufrage presque universel, c'est la manière de conduire les abeilles. Lorsque la basse Égypte manque de verdure, on les envoie dans l'Égypte

supérieure, qui abonde en fleurs à la même époque. Les nombreux bateaux qui les portent s'arrêtent sur toutes les rives du Nil qui peuvent fournir une subsistance agréable à cet insecte utile. Dès l'aurore il sort de sa ruche, et n'y rentre qu'après avoir dépouillé le rosier, l'oranger, le jasmin, toutes les plantes plus ou moins aromatiques, dont le suc doit composer son délicieux produit. Une autre saison le ramène aux lieux dont il était parti, pour s'y voir ravir le fruit d'un travail opiniâtre, sa cire et son miel.

C'est aussi de leurs ancêtres que les Égyptiens tiennent leurs fours à poulets. « Représentez-vous un bâtiment à deux étages, dont le premier est enterré et le second fort peu élevé. Un corridor étroit, qui sépare chaque étage en deux parties égales, règne dans la longueur. A droite et à gauche sont de petites cellules où l'on dépose les œufs. L'étage supérieur est voûté avec un œil-de-bœuf au sommet. Le plancher a une semblable ouverture par où la chaleur se communique en bas. L'un et l'autre ont une petite fenêtre que l'on bouche avec soin. La porte d'entrée est basse et sert pour la communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur. On allume ensuite le feu dans la partie supérieure, une heure le matin, et une heure le soir. La bouze de vache séchée au soleil lui sert d'aliment. Cette opération dure huit jours. Lorsque l'édifice a reçu le degré de

chaleur convenable, on éteint le feu, on bouche toutes les ouvertures, et l'on porte dans la partie supérieure une portion des œufs amoncelés en bas. L'homme qui veille au succès de l'entreprise, entre de temps en temps pour examiner s'il est besoin de conserver la même chaleur ou de la diminuer. Le dix-neuvième jour de l'incubation, les poussins commencent à se mouvoir dans leur coque; le vingtième, ils y appliquent leur bec et s'efforcent de rompre leur prison. Tous éclosent ordinairement le vingt et unième. C'est alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter et rouler sur le plancher; c'est alors que des milliers de petits volatiles de couleurs variées sautillent dans l'appartement. Plusieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formaient jamais d'aussi bonnes volailles que ceux qui sont éclos sous le sein de leurs mères. C'est une erreur. »

La ville d'Achmina et le bourg d'Uxor, l'un et l'autre situés dans le Saïd, furent très-anciennement renommés pour leurs poteries; ils le sont encore. C'est de ces ateliers que sortent toujours la plupart des vases qu'exigent les besoins d'une population nombreuse. La bouche en bas et en plusieurs piles, ils sont placés sur des branches de palmier et abandonnés au courant du Nil. Deux hommes dirigent ces légers radeaux, et s'arrêtent partout où l'on veut de leurs marchandises; ils se trouvent débarrassés de leur car-

gaison après une navigation plus ou moins longue, plus ou moins heureuse.

On ignore en quel siècle l'eau de rose commença à être un des goûts de l'Orient ; mais il est prouvé que dans la plus haute antiquité la plupart des peuples de l'Asie et de l'Afrique en firent leurs délices. La passion pour ce genre de volupté n'a pas discontinué dans ces régions, où ce qui a plu ne cesse pas de plaire ; où, plus que dans le reste du globe, on tient à ses habitudes bonnes ou mauvaises. Aujourd'hui, comme autrefois, c'est le premier moyen de propreté pour les deux sexes ; on parfume le linge, les habits, la barbe. Aujourd'hui, comme autrefois, elle sert d'expression à la plus noble, à la plus touchante hospitalité. Partout et toujours de l'eau de rose.

Dans diverses contrées ont été formés des bosquets, des massifs de rosiers, dont la fleur, après avoir réjoui la vue et flatté l'odorat, est distillée. Cette opération a plus ou moins réussi, selon le climat, les soins et l'intelligence ; mais rarement a-t-elle eu un succès aussi décidé que dans l'Égypte supérieure. Elle est encore en possession de fournir l'eau de rose à plusieurs des nations qui mettent un grand prix à cette jouissance.

La fabrication du sel ammoniac s'élève à deux mille quintaux. C'est de la suie ramassée dans les cheminées de la multitude, qui ne brûle que

de la fiente d'animaux séchée au soleil et pétrie avec de la paille hachée : un feu composé des mêmes matières, continué trois jours et trois nuits, la condense, la cristallise dans des vases de terre enduits de terre grasse, et voilà du sel ammoniac. Il est de quelque utilité aux chimistes et aux orfèvres ; mais on ne saurait s'en passer dans l'étamage, beaucoup plus solide, beaucoup plus parfait dans les provinces barbares du grand-seigneur que chez les nations les plus éclairées de l'Europe.

L'Égypte ne récolte point de soie, quoique tout assure que le mûrier et le précieux insecte qui s'en nourrit pussent y prospérer aussi bien que dans aucun lieu du monde. Celle qu'on y voit est toujours tirée de la Syrie. Une très-petite partie des deux à trois mille balles qu'elle en reçoit annuellement est vendue aux caravanes de Maroc. Le reste est mis en œuvre dans le pays même, mais avec peu de goût. Ce qui sort de ses ateliers ne peut jamais soutenir la comparaison des satins et des étoffes qu'Alep et Damas fabriquent.

Il se fait une consommation prodigieuse de coton en Égypte. Indépendamment de ses autres destinations, c'est la seule matière employée dans les sofas et dans les matelas de tous les gens riches. Aussi celui que le sol produit est-il toujours insuffisant. Le commerce en demande beaucoup à la Syrie, qui n'est jamais réexporté